



HAL
open science

Aux origines de la division du travail

Sophie A. de Beaune

► **To cite this version:**

Sophie A. de Beaune. Aux origines de la division du travail. *Pour la science*, 2014, 445, pp.56-62.
halshs-02388314

HAL Id: halshs-02388314

<https://shs.hal.science/halshs-02388314>

Submitted on 3 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Aux origines de la division du travail

Sophie A. de Beaune

Selon toute vraisemblance, les tâches au sein des premières sociétés humaines se sont d'abord réparties entre hommes et femmes. Cette division des tâches serait liée à l'apparition des outils et à leur développement.

On a aujourd'hui une bonne idée de la vie quotidienne des populations de *Homo sapiens* qui ont commencé à occuper l'Europe il y a 40 000 ans. On sait qu'elles vivaient de la chasse, de la cueillette et de la pêche, qu'elles connaissaient suffisamment leur environnement pour en exploiter toutes les ressources minérales, végétales et animales. Mais comment s'organisaient ces activités ? Y avait-il une répartition bien définie des tâches, où certains individus ou groupes d'individus (les femmes par exemple) étaient dévolus à des activités particulières, telles la fabrication d'outils de pierre ou la chasse ? Si répartition des tâches il y avait, était-elle immuable au cours de la vie des individus ou changeait-elle au fil des jours ou des ans ? Les rôles étaient-ils transmis d'une génération à la suivante comme c'était le cas, par exemple, de la fonction de scribe dans l'Égypte ancienne ?

En fait, on ignore presque tout de la division du travail dans les premières sociétés humaines. Pour les périodes plus anciennes, qui concernent les préhominiens, il est encore plus difficile de répondre, d'autant que les

premiers représentants du genre *Homo* et les australopithèques avaient peut-être un mode de vie plus proche de celui des grands singes actuels que de celui de *Homo sapiens*. C'est donc surtout à propos de la période la plus récente, le Paléolithique supérieur (il y a 40 000 à 10 000 ans), que des hypothèses sur la division du travail dans les sociétés préhistoriques ont été avancées. Ces hypothèses, que nous allons ici détailler, reposent soit sur le comparatisme ethnographique, soit sur des indices archéologiques.

Indices ethnologiques

Par analogie avec des peuples qui vivent ou vivaient récemment de la chasse et de la collecte, une hypothèse communément admise est que les sociétés préhistoriques étaient relativement égalitaires et qu'en tout cas, elles ne comptaient pas d'artisans dont la tâche exclusive était de produire un type particulier d'objets. La plupart des chercheurs supposent cependant qu'il existait une répartition des tâches, dont la forme la plus simple est la division sexuelle du travail.

Selon ce tableau, les vieillards et les femmes se chargeaient de la cueillette et de la chasse au petit gibier proche, tels le lièvre chassé pour la viande ou le renard pour sa fourrure, les jeunes mères s'occupant des enfants en bas âge. Les enfants allaient ramasser le bois pour le feu autour du campement et aidaient les femmes à cueillir les substances végétales, à quérir de l'eau et à relever le petit gibier pris au piège. Les hommes adultes chassaient le grand gibier (renne, cheval, bison...) et allaient chercher au loin les produits non disponibles sur place, tel du silex de bonne qualité pour confectionner des outils.

Mais le point de départ ethnographique de ces reconstitutions est loin d'aller de soi. Tout d'abord, elles présupposent que la division sexuelle du travail est régie par les mêmes principes chez tous les chasseurs-cueilleurs, de l'Australie au Kalahari, de l'Amazonie à la Sibérie, alors que les groupes actuels vivant de la chasse et de la cueillette présentent toutes sortes de configurations. De plus, elles partent du principe qu'il existe des activités universellement masculines ou universellement féminines.



L'ESSENTIEL

- La répartition des tâches dans les sociétés humaines d'il y a plus de 10 000 ans est très peu connue.
- Il existait probablement une division sexuelle du travail, mais elle n'était pas nécessairement la même partout.
- La disponibilité procurée par le partage sexuel des tâches aurait favorisé la propension à fabriquer et à utiliser des outils.
- La décoration des parois de grottes et la taille de la pierre, par exemple, auraient été assurées par des individus spécialisés.

© Paul Saunders/Corbis

L'un des chercheurs qui est allé le plus loin dans ce sens est sans doute l'anthropologue français Alain Testart (1945-2013). Selon lui, à cause d'une croyance profondément enracinée en l'incompatibilité entre le sang menstruel et le sang d'un animal abattu, faire jaillir du sang serait interdit aux femmes. Testart motivait cette hypothèse par le fait que les femmes semblent ne jamais effectuer des tâches telles que tuer du gibier avec une arme coupante. Mais, outre que la vie sociale n'est pas régie par des lois universelles semblables aux lois de la physique, les contre-exemples, quoique rares, ne sont pas inexistantes.

Comme l'a déploré en 2005 Linda Owen, de l'Université de Tübingen en Allemagne, les chercheurs s'en sont souvent tenus à des épures simplistes où le rôle des hommes et des femmes était caricaturé. Or au sein d'un même groupe, les activités domestiques, telles que l'entretien du feu, le travail des peaux, du bois ou le cordage, sont exécutées tantôt par les hommes, tantôt par les femmes, en fonction de la répartition globale des activités. Quant à la taille de la pierre, si elle semble pratiquée par les

1. REPRÉSENTATIONS PARIÉTALES

de mains « négatives », par la technique du pochoir, dans la grotte argentine de Las Manos Pintadas. Des mesures portant sur des mains peintes au Paléolithique sur les parois de plusieurs grottes de France et d'Espagne tendent à montrer que certaines d'entre elles ont été réalisées par des femmes.



© Olivier Toubert - Rodière/Science Photo Library/Corbis

2. IL Y A PLUS DE 30 000 ANS, les individus qui ont peint les parois de la grotte Chauvet, en Ardèche, ont fait preuve d'une étonnante dextérité technique. Ils ont associé gravure et peinture, ont eu recours à divers procédés picturaux tels que l'estompe, à des effets de perspective, etc. Il est difficile d'imaginer que ce savoir-faire était partagé par tous les membres du groupe.

était confiée. Elle peut très bien avoir été le fait non d'un sexe plutôt que l'autre, mais d'un groupe spécifique, comme c'est le cas aujourd'hui dans certaines sociétés où un groupe particulier de chasseurs se charge de constituer des réserves en viande pour la communauté.

Indices archéologiques

D'autres hypothèses se fondent sur des indices archéologiques indirects, tels que la présence d'aires d'habitat réservées à certaines activités, où l'on veut voir le reflet d'une répartition des tâches entre hommes et femmes. Armes, burins et déchets de pierre taillée seraient ainsi associés à la chasse, à la boucherie ou au travail de la pierre, tâches supposées masculines, tandis que foyers, aiguilles à chas ou grattoirs attesteraient d'activités féminines telles que le travail des peaux ou la préparation culinaire...

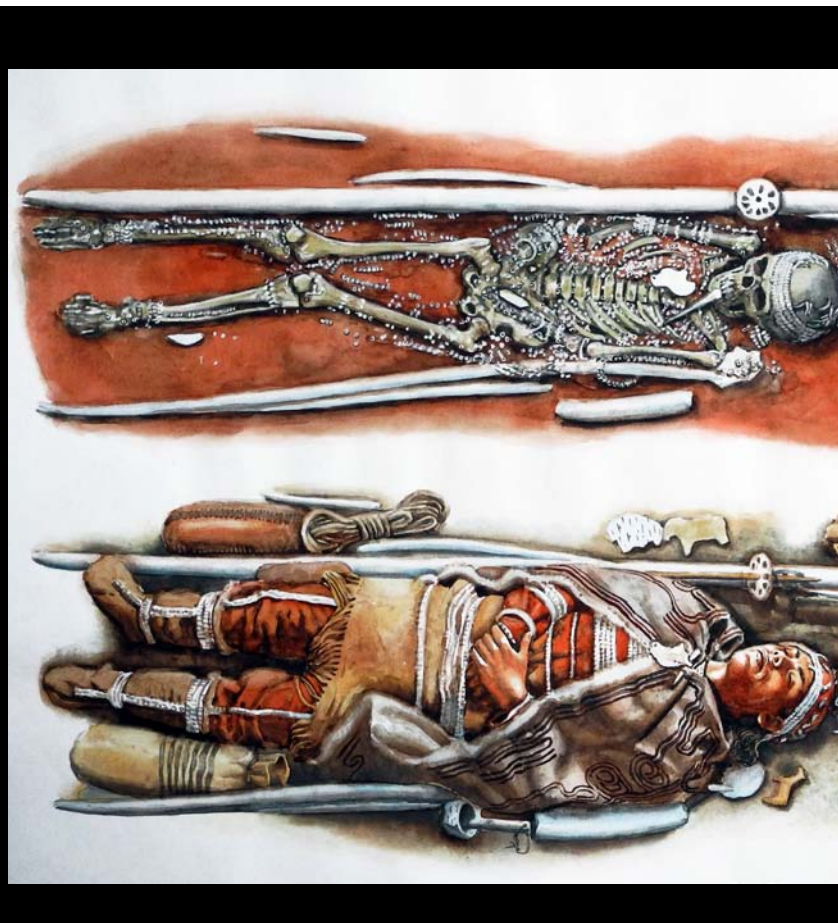
Ainsi, dans le site sibérien de Mal'ta, occupé entre -25000 et -14500, l'archéologue russe Mikhail Gerasimov a distin-

hommes dans presque toutes les sociétés où elle est connue, il existe des exceptions (Konso et Gamo du Sud de l'Éthiopie, Arawe de Nouvelle-Guinée, Tiwi et Jerramungup d'Australie, Koriaks de Sibérie, etc.), signalées notamment par Kathryn Weedman Arthur, de l'Université de la Floride du Sud, l'Australienne Caroline Bird, l'Américaine Jane Goodale (1926-2008), Sylvie Beyries, du CNRS (voir la figure 5).

En fait, dans de nombreuses sociétés, il existe des activités pratiquées par les hommes comme par les femmes, mais pas de la même manière. Il arrive aussi que tous participent à une même activité, mais n'y exécutent pas la même tâche. Ainsi, la chasse par rabattage de grands troupeaux d'herbivores sollicite tous les membres du groupe, chacun ayant son rôle. Par ailleurs, il arrive que les étapes successives d'une chaîne opératoire soient confiées à des acteurs différents. Les carcasses de gibier peuvent être débitées par certains individus, alors que les quartiers de viande sont ensuite désossés par d'autres personnes chargées de la préparation du repas.

Même dans le cas où un site archéologique semble livrer des indices de spécialisation, nous ne pouvons rien présumer de l'identité de ceux à qui l'activité en question

© Libor Balák - Antropark



gué en 1950 deux secteurs d'habitat : l'un a livré des bifaces, des poignards en os et des figurines d'oiseau, l'autre des grattoirs, des aiguilles, des alènes, des colliers et des statuettes féminines. Pour lui, il s'agissait respectivement d'une aire masculine et d'une aire féminine. C'était peut-être vrai, mais à condition de supposer que les habitants du lieu se conformaient à ce que nous savons aujourd'hui être un schéma bien simpliste.

En Israël, Dani Nadel, de l'Université de Haïfa, et Ehud Weiss, de l'Université de Bar-Ilan, ont fait des observations analogues sur le site d'Ohalo II, fouillé depuis les années 1990 et daté de 23000 à 22000 avant notre ère. Sur ce site occupé par des populations ignorant encore l'agriculture mais qui consommaient en abondance des céréales sauvages, ils ont repéré dans une des huttes deux aires d'activité séparées par une aire de passage : une zone sans doute peu éclairée, au fond de la hutte, dans sa partie Nord, avec une grande meule et des graines de céréales sur sa surface et éparpillées tout autour, et une seconde zone, avec des

vestiges de débitage de pierre, sans doute mieux éclairée car plus proche de l'entrée. Ils suggèrent que la première zone, liée à la préparation de la nourriture, était féminine, et la seconde, dédiée à la fabrication des armes et des outils, masculine. Même si cette interprétation est tentante, il se peut aussi que la séparation des tâches ait été due à des raisons d'ordre hygiénique n'ayant rien à voir avec une répartition sexuelle.

De même, pour le site magdalénien de Verberie, dans l'Oise, Françoise Audouze, du CNRS, a suggéré en 2010 que la présence des lamelles à dos (petites lames de moins de trois centimètres présentant un « dos » comme nos couteaux actuels) – qui ne servent qu'aux armatures d'armes de jet – autour des foyers signalait une zone d'activité masculine, tandis que la présence des grattoirs à l'écart des foyers aurait indiqué une aire de travail des peaux, activité féminine. Or elle avait elle-même remarqué en 2007 que la réfection des armes de jet doit se faire près du foyer, car on a besoin de chaleur pour faire fondre les adhésifs, tandis que le travail des

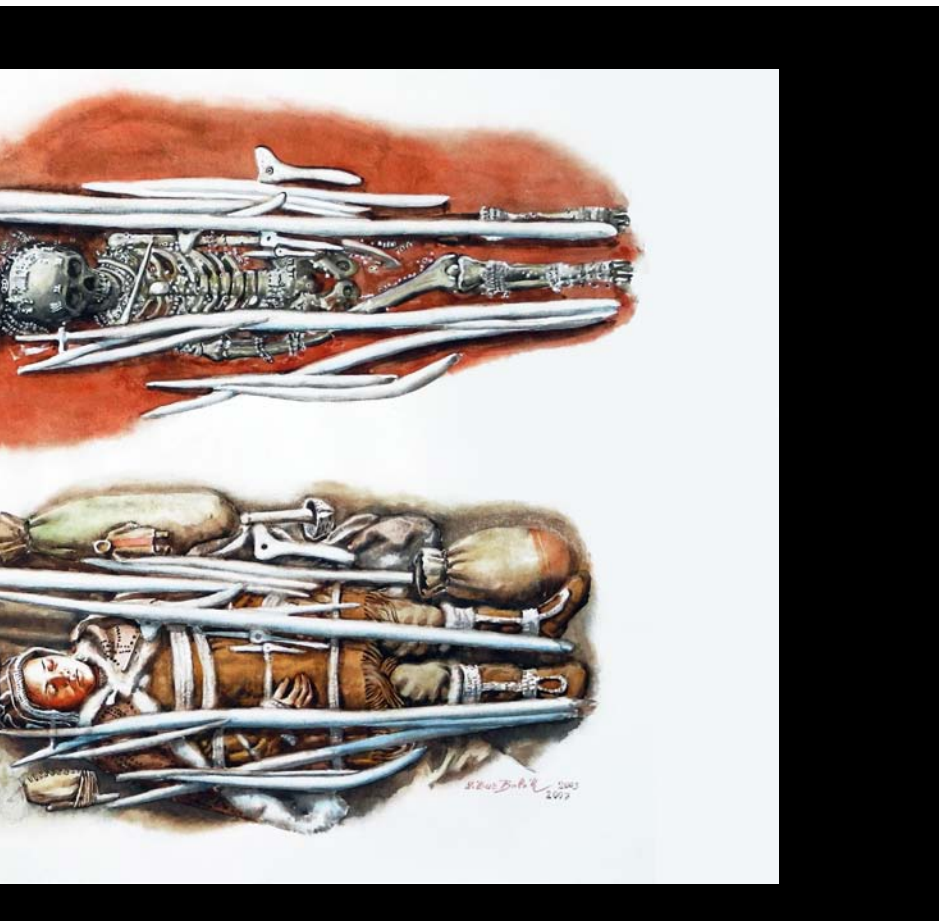
peaux doit se faire loin du feu, à cause du risque de projection d'escarbilles. Ainsi, la spécialisation de l'espace ne renvoie pas nécessairement à celle des occupants : un lieu peut avoir été réservé à une activité donnée, tout en étant fréquenté aussi bien par des hommes que par des femmes.

Division des tâches ou véritable spécialisation ?

Des niveaux de compétence différents dans les savoir-faire peuvent révéler une spécialisation des activités. C'est ainsi qu'à Étiolles (Essonne) et à Pincevent (Seine-et-Marne), les travaux menés depuis les années 1980 par Nicole Pigeot, de l'Université Paris I, et Monique Olive, du CNRS, ont montré que les très bons tailleurs de silex savaient produire de longues lames et des outils d'excellente qualité (voir la figure 4), tandis que d'autres individus avaient une compétence plus médiocre, mais suffisante pour fabriquer occasionnellement des outils indispensables à la vie courante. Par ailleurs, des éclats inutilisables, fruits d'un travail encore plus malhabile, étaient peut-être dus à de jeunes enfants cherchant à imiter les adultes.

Ces différences de compétence révèlent-elles une division des tâches ou une véritable spécialisation ? Certaines activités artisanales sont si prenantes qu'on peut envisager l'hypothèse d'un travail « à temps plein ». Considérons par exemple les 13 300 perles en ivoire retrouvées dans les trois sépultures de Sungir, en Russie, datées d'environ 28 000 ans (voir la figure 3). D'après Erik Trinkaus, de l'Université Washington à Saint-Louis, leur réalisation aurait nécessité, à raison de 30 minutes par perle, quelque 6 650 heures de travail, soit plus de trois ans en y consacrant 40 heures par semaine ! Difficile ici de ne pas imaginer des artisans spécialisés. Mais, faute de connaître le nombre d'individus impliqués dans cette activité, il est impossible d'évaluer le temps qu'ils y consacraient.

On peut aussi parler de spécialisation lorsqu'on parvient à établir l'existence de réseaux d'échange, où ceux qui allaient



3. LA DOUBLE SÉPULTURE de Sungir, en Russie, qui date d'environ 28 000 ans [en haut, dessin de la découverte, en bas, une reconstitution]. Les milliers de perles d'ivoire qu'elle contient suggèrent l'existence d'artisans spécialisés.



Musée de Préhistoire d'Île-de-France, Nemours

4. AU PALÉOLITHIQUE SUPÉRIEUR, on confectionnait la plupart des outils dans des lames obtenues à partir d'un bloc de pierre, nommé nucléus. Le nucléus ci-dessus, qui provient du site d'Étiolles, dans l'Essonne, a pu être reconstitué à la façon d'un puzzle. Il mesure plus

de 70 centimètres, ce qui est exceptionnel. Le tailleur a pu en tirer des lames de plus de 30 à 40 centimètres de longueur, la plus grande mesurant 50 centimètres. Aucun tailleur moderne n'a pu jusqu'à présent égarer un tel niveau de compétence.

chercher au loin la matière première n'étaient pas ceux qui la façonnaient ou qui utilisaient les objets qu'elle a servi à fabriquer. De tels réseaux sont avérés dès le début du Néolithique avec, par exemple, la circulation des obsidiennes d'Anatolie centrale et orientale sur plus de 900 kilomètres, vers le Proche-Orient par voie terrestre et vers Chypre par voie maritime, introduites dans les habitats sous forme d'objets finis. Toutefois, les tentatives pour identifier de tels réseaux au Paléolithique supérieur ont jusqu'ici échoué.

En 2013, Dean Snow, de l'Université de l'État de Pennsylvanie, a évalué l'indice de Manning (rapport entre la longueur de l'index et celle de l'annulaire, qui dépendrait du sexe) des mains réalisées au pochoir (voir la figure 1) dans certaines grottes ornées de la région franco-cantabrique. Il en a déduit que 24 des 32 mains relevées dans huit grottes différentes sont féminines : les artistes paléolithiques seraient plutôt des femmes. En 2005, Dale Guthrie, de l'Université de l'Alaska à Fairbanks, s'était appuyé sur la largeur de la paume et du pouce pour attribuer la majorité des mains peintes à des adolescents.

Mais c'est passer bien vite d'un échantillon statistique réduit à l'ensemble de l'art pariétal, d'autant que la plupart des mains

■ L'AUTEUR



Sophie ARCHAMBAULT DE BEAUNE est professeure à l'Université Jean Moulin-Lyon III et chercheuse dans l'UMR Archéologies et sciences de l'Antiquité, à Nanterre.

■ BIBLIOGRAPHIE

S. A. de Beaune, A critical analysis of the evidence for technical specialisation in the Upper Palaeolithic, *Proc. of the XVIIth Congress of the Int. Union of the Prehistoric and Protohistoric Sciences*, 1-7 sept. 2014, Burgos (Espagne), à paraître.

B. Hayden, *Naissance de l'inégalité. L'invention de la hiérarchie*, CNRS Éditions, 2013.

F. Sigaut, *Comment Homo devient faber. Comment l'outil fit l'homme*, CNRS Éditions, 2012.

L. Owen, *Distorting the Past. Gender and the Division of Labor in the European Palaeolithic*, Kerns Verlag, 2005.

ont été intentionnellement représentées incomplètes. On peut tout au plus en retenir que les activités artistiques n'étaient pas le seul fait des hommes adultes.

D'autres indices de spécialisation peuvent être fournis par le mobilier funéraire. Mais ce type d'indice n'est utilisable qu'avec les premières nécropoles mésolithiques, où les restes humains sont suffisamment abondants pour que la détermination des sexes soit fiable.

L'exemple le plus remarquable vient de la nécropole de Bogebacken à Vedbaek. Ce site danois présente 22 tombes datées d'environ 4800 ans avant notre ère. Tous les hommes portaient une ou deux lames de silex fixées à la taille. C'est aussi le cas d'un enfant mort-né, ce qui suggère que c'était un petit garçon et que ces lames constituaient un attribut masculin plutôt qu'un outil effectivement utilisé.

Les sépultures plus anciennes sont peu nombreuses et disséminées dans toute l'Europe. Il est donc difficile d'y repérer des récurrences et l'on note au contraire une très grande variabilité des pratiques funéraires. De plus, comme un grand nombre de sépultures paléolithiques ont été trouvées anciennement, on ignore souvent si

les objets retrouvés faisaient bien partie d'un dépôt funéraire ou s'ils se trouvaient par hasard dans le remplissage de la fosse.

Il existe pourtant quelques cas d'outils manifestement associés au défunt. Ainsi, l'adolescent de la grotte des Arenes Candide, en Ligurie, décédé il y a quelque 23 440 ans, tenait dans la main droite une lame de silex longue de 25 centimètres et était entouré de quatre bâtons percés en bois d'élan. De même, les deux enfants de la sépulture de Sungir déjà évoquée étaient accompagnés de plusieurs sagaies et lances. Ces armes semblent avoir été associées aux défunts sans considération d'âge ou de genre, et ne permettent donc pas de déterminer le rôle des inhumés.

Une autre difficulté tient à ce que les squelettes les plus anciens ont été attribués à l'un ou l'autre sexe soit à partir de critères de robustesse des os, soit en fonction du mobilier qui les accompagnait. Or les études menées depuis ont montré que ces attributions étaient parfois erronées. Tel était le cas pour « l'homme de Menton », mis au jour dans la grotte italienne de Cavillon ; on

avait d'abord considéré ce fossile comme masculin à cause de la présence de très nombreux outils, mais selon une analyse de l'os coxal réalisée en 1991 par Jaroslav Bruzek, chercheur au CNRS, il s'agirait en fait d'une femme.

Une répartition rationnelle des tâches ?

Il ne semble pas y avoir de différences significatives de mobilier dans les tombes masculines et féminines au Paléolithique supérieur et il faut donc interpréter la nature des mobiliers funéraires avec prudence. Les variations dans les pratiques funéraires au sein d'une même population peuvent dépendre de nombreux paramètres : appartenance du défunt à des catégories distinctes (sexe, âge, classe, origine), mais aussi circonstances particulières de la mort.

Est-ce à dire qu'on ne peut rien conclure, et qu'il faut passer des schémas simplistes de nos devanciers à une totale indétermination ? Assurément non. L'existence d'une répartition des tâches paraît évidente pour

au moins deux raisons. La première, soulignée par l'anthropologue des techniques François Sigaut (1940-2012), est que la vie d'un groupe humain impose d'équilibrer l'ensemble des moyens mis en œuvre pour la survie et de scinder les activités en tâches simultanées ou successives, mais connectées.

Cela implique d'étudier non pas telle ou telle tâche spécifique, mais tout le répertoire des activités du groupe, afin de comprendre l'équilibre de l'ensemble. Dans cet ordre d'idées, Nicole Waguespack, de l'Université du Wyoming, a montré en 2005, à partir de données fournies par 71 populations actuelles de chasseurs-cueilleurs, que le temps passé par les femmes à la collecte des végétaux dépendait de la part que la viande des grands herbivores chassés par les hommes prenait dans l'équilibre alimentaire. Plus cette part était grande, moins elles devaient collecter de végétaux et plus elles pouvaient se consacrer à d'autres activités, techniques et non vivrières.

La seconde raison est que, très probablement, les tâches étaient confiées de préférence aux individus les mieux à même

france culture

C'EST POUR VOUS

LA MARCHÉ DES SCIENCES

AVENTURES SAVANTES AU FIL DE L'HISTOIRE
AURÉLIE LUNEAU / JEUDI 14H - 15H

EN PARTENARIAT AVEC POUR LA SCIENCE

écoutez, réécoutez et podcastez l'émission sur franceculture.fr





© Beyess/Karlin-Ethnorenne

5. UNE FEMME KORIAK du Kamtchatka, en Sibérie, taillant des outils de pierre pour fabriquer des grattoirs destinés à la préparation des peaux. Contrairement à une idée répandue, la taille des pierres n'est pas une tâche universellement masculine.

de les réaliser. Sans aller jusqu'à parler d'artisanat spécialisé, on peut penser que certains membres du groupe se chargeaient des tâches pour lesquelles ils étaient les plus doués, telles que la fabrication d'outils en pierre et en os ou encore la réalisation de peintures pariétales (voir la figure 2). Le niveau de compétence nécessaire au façonnage de bifaces, par exemple, suggère que cette spécialisation existait déjà il y a plusieurs dizaines, voire plusieurs centaines, de milliers d'années.

Et il est possible que ce partage des tâches se soit souvent fait selon les sexes, mais ce qui revenait à l'un ou l'autre sexe n'était pas fixé de façon rigide: ainsi, même là où les femmes étaient plutôt cantonnées à des tâches domestiques, elles devaient réaliser des tâches traditionnellement assignées aux hommes. Si elles faisaient la cuisine, elles devaient aussi savoir faire du feu; si elles découpaient le gibier et travaillaient des peaux, elles devaient aussi pouvoir fabriquer les outils de découpe, qui s'usent vite, ou du moins les réaffûter. Il pouvait donc y avoir des activités préférentiellement masculines ou féminines, mais la répartition des tâches élémentaires dont elles se composaient ne pouvait être que mouvante.

Quant à l'origine de la division sexuelle des tâches, elle a fait l'objet de plusieurs hypothèses. En 2006, Steven Kuhn et Mary Stiner, de l'Université d'Arizona, ont invoqué la diversification alimentaire. Pour eux, alors que les Néandertaliens chassaient

uniquement du gros gibier, activité requérant la coopération de tous les membres du groupe, les *Homo sapiens* ont commencé à diversifier leur régime. La chasse au petit gibier et la cueillette sont alors apparues et ont été confiées aux femmes et aux enfants, tandis que les hommes se réservaient la chasse au gros gibier.

Mais le cas des Inuit, qui pratiquaient la division sexuelle des tâches alors qu'ils se nourrissaient presque uniquement de viande, ne va pas en faveur de cette hypothèse. De plus, on sait depuis peu, grâce à l'analyse de résidus organiques trouvés sur des outils ainsi qu'à d'autres analyses effectuées sur des dents de Néandertaliens, que l'alimentation de ces derniers était déjà aussi diversifiée que celle de *Homo sapiens*.

Du partage sexuel des tâches à l'emploi d'outils

François Sigaut, sans qu'il s'agisse à proprement parler d'une hypothèse explicative, a associé la division du travail à l'action outillée. Dans un ouvrage paru en 2012, peu avant sa mort, il remarquait qu'il existe deux types de sociétés animales: les sociétés fondées sur l'entraide et celles fondées sur l'échange. Dans les premières – c'est-à-dire les mammifères –, tous les individus se livrent aux mêmes activités, brouter par exemple, et sont peu ou prou semblables. Dans les secondes – en gros, les sociétés ovipares, insectes et oiseaux –,

tous ne s'adonnent pas aux mêmes tâches, ce qui oblige à échanger des services; dans les cas extrêmes, une différenciation morpho-physiologique peut même apparaître, comme chez les abeilles.

Or les ancêtres des humains connaissaient à la fois l'entraide et l'échange. Dans les sociétés humaines « primitives », les individus sont polyvalents, chacun sachant faire – ou étant susceptible de faire – tout ce que les autres peuvent faire. L'originalité consiste en ceci qu'il a existé dans toutes les sociétés, sans doute dès les débuts de l'hominisation, une répartition sexuelle des tâches. Chez les humains, l'évolution s'est faite sur une base radicalement différente de celle des autres sociétés animales: ce sont les deux sexes qui se sont spécialisés l'un vis-à-vis de l'autre. Mâles et femelles sont des partenaires non seulement pour la reproduction, mais aussi pour leur subsistance.

Or les espèces humaines sont aussi les seules à avoir développé l'action outillée dans des proportions qui n'a pas d'équivalent dans le règne animal. D'où l'idée que l'une et l'autre particularité seraient liées: la disponibilité procurée par le partage sexuel des tâches aurait favorisé la propension à fabriquer et à utiliser des outils; réciproquement, le développement des tâches outillées aurait imposé de les répartir.

Ainsi, pour Sigaut, l'hominisation et la répartition sexuelle des tâches sont allées de pair. Cette répartition n'est certes pas l'apanage des humains. Sans parler des sociétés d'insectes, on peut citer le cas des manchots empereurs qui coordonnent leurs plongées et chez qui ce sont les mâles qui couvent pendant que les femelles vont chercher de la nourriture. Mais les sociétés humaines seraient les seules à associer répartition des tâches et utilisation des outils. Réduits à leurs seules mains, hommes et femmes ne sont guère différents face au travail. Munis de ces objets éminemment humains que sont les outils, ils le deviennent. Ou plus exactement – car il ne s'agit pas là d'un fait de nature – les sociétés les font être différents.

À un degré ultérieur de l'hominisation, mais sans doute dès le Paléolithique supérieur, sinon dès l'époque des Néandertaliens à en croire Brian Hayden, de l'Université Simon Fraser, au Canada, une division sociale des tâches s'est ajoutée à la division sexuelle, et les inégalités sont apparues. Mais c'est une autre histoire. ■

Offre spéciale lecteur "numérique"

-15 % sur votre abonnement Web illimité !



Accédez à tout
POUR LA
SCIENCE
du bout des doigts

5€
5,50/mois
seulement
soit 66€ par an
(au lieu de 78€)

Je m'abonne

La formule Web illimité inclut le magazine *Pour la Science* (12 n°/an)
+ le thématique Dossier *Pour la Science* (4 n°/an) + l'accès illimité aux archives depuis 1996 !

Tous les numéros compris dans votre abonnement sont au format PDF,
consultables et téléchargeables sur **www.pourlascience.fr**